

Amusements et divertissements de la jeunesse à Gourville

par † EDMOND AUDOUIN (*)

Pour la majeure partie de la jeunesse, l'abandon de l'école était suivi d'un autre apprentissage, celui du travail. Aider les parents dans leurs rudes travaux était un devoir auquel pas un d'entre nous n'essayait de se soustraire. Le pic sur l'épaule, nous allions à la suite du père, bêcher la vigne, etc... Les filles, accompagnant leurs mères, se livraient à des travaux moins durs et cependant fatigants : sarcler blés et céréales de toutes sortes.

Les farces

Quant à nous, garçons, il était de mode, malgré une rude journée de travail, de sortir le soir après souper et de s'assembler au clair de la lune pour causer et commenter les incidents de la journée. Les rassemblements se faisaient invariablement au « canton », sous le marronnier. Là, toujours quelque plan de farces ou de bêtises était élaboré pour le samedi soir suivant. Gourville a toujours été en avant pour faire des farces, quelquefois nuisibles aux gens, dont il fallait garder l'absolu secret. Que de fois les gendarmes sont venus questionner les supposés coupables ; ils s'en retournaient toujours bredouilles. Faire des farces était la manie de la jeunesse qui nous a précédés, manie que nous avons conservée et qui est encore malheureusement de mode de nos jours. Personnellement, il ne me déplaît pas de faire lever quelqu'un de son lit en lui demandant la demeure d'une personne éloignée et en le priant de vouloir bien me conduire jusqu'à la porte demandée. Le bonhomme, confiant et habillé d'une façon sommaire, n'avait pas fait cinquante pas dans la rue que des rires éclataient de toutes parts der-

(*) Écrit en 1929.

rière lui. C'est alors que, se voyant mystifié, ils reprenaient en maugréant le chemin de son lit, non sans lancer des cailloux sur l'égaré et les rieurs qui se sauvaient tous au plus vite. S'il y avait quelques dégâts à commettre ou quelque insolence à faire subir aux gens dans ces sortes de farces, je m'abstenaïs le plus possible d'y prendre part. J'étais en cela en communion d'idées avec un camarade auquel cette façon de tromper les gens honnêtes et serviables déplaisait.

Les dimanches de promenade

Enfin, arrivait le dimanche, jour attendu toute la semaine. Cette adolescente jeunesse allait pouvoir s'assembler et se divertir après six jours passés au travail.

Dans l'après-midi, les filles se groupaient et, si ce n'était pas journée de bal, décidaient une promenade, et souvent se cachaient des garçons. Mais comment tromper ceux-ci ? La poussière des chemins conservant l'empreinte des chaussures les guidait sûrement. Sans grande peine, le troupeau des filles était rejoint. Ce troupeau aurait même attendu s'il n'avait pas été certain de la venue des garçons. C'était alors un pêle-mêle amusant et assourdissant à la fois, de cris joyeux, de surprises, de sifflets, de courses, etc... Après cela, un repos de quelques instants devenait nécessaire, et on ne se relevait que pour faire une ronde en pleins champs ou plutôt dans les chaumes quand il s'en trouvait à proximité. Quelquefois aussi les rondes dégénéraient en bals champêtres. Oh ! pas longtemps, un tour de valse, un quadrille et c'était tout.

Avant de songer au retour il était indispensable, si la saison le permettait, de chercher quelque chose à marauder et à manger. Malheur au pécher qui portait de beaux fruits ! Si la troupe des maraudeurs ne pouvait se satisfaire avec les pêches, elle se rabattait sur les raisins précoces et de bon goût. Dans ce nouveau pillage, les garçons, en leur qualité de vigneron, guidaient la cohue. Le propriétaire de la vigne ne doutait point un instant de l'identité de ceux qui avaient mangé ses « visans » et il envoyait un juron à l'adresse de la bande joyeuse.

Les dimanches de bal

Les dimanches attendus le plus impatiemment étaient les dimanches de bal. Cette jeunesse, qui ne songeait qu'à se

divertir, aimait mieux sauter au son du violon que se promener dans les champs.

Un jeune homme, camarade musicien bien au-dessus de la moyenne, raclait le violon pour nous faire danser. Il était propriétaire de la salle de danse, assez spacieuse pour que nous ne soyons pas serrés, mais sans décor aucun. Un bahut, sur lequel il prenait place pour jouer, simulant un orchestre, se dressait dans un coin avec le traditionnel porte note à hauteur des yeux. Des bancs de bois longeant les murs permettaient aux assistants de s'asseoir.

Avant même l'ouverture du bal, les bancs étaient déjà aux trois quarts garnis de commères, avec pour la plupart des poupons sur leurs genoux qui criaient souvent comme de petits diables au point de dominer les accents du violon. Pour faire taire cette marmaille, les mères ne faisaient ni une, ni deux : elles sortaient leurs gros seins de leur caracos et allaient leurs mioches en plein bal. Cette licence ne s'arrêtait point là. Souvent, le même faisait pipi entre les genoux de sa mère, et celle-ci, se redressant, envoyait ce qui restait d'urine dans son tablier, sur le parquet pour servir d'arrosage. Si le mioche se trouvait en diarrhée, l'odeur n'en était que plus pénétrante et contrebalançait le parfum des jeunes danseuses.

Malgré tout cela, les danses se succédaient rapidement, au grand plaisir des amateurs, et il y en avait de ces chemises mouillées ! Pourtant quelques danseurs ne se gênaient point ; à la première goutte de sueur il mettaient blouse et gilet au clou et dansaient en chemise, comme ils étaient à leur travail.

Vers la fin de la soirée, les commères laissaient la salle, la jeunesse seule y demeurait pour parachever la journée et s'ébaudir de façon à faire gagner au musicien ses vingt-cinq centimes par danseur. Avant de se séparer, que de contes on faisait, que de promesses jamais tenues on ébauchait et aussi que de baisers innocents cueillis sur les joues des jeunes danseuses ! Ainsi le bal de jour finissait.

A partir de la Toussaint, jusqu'au Mardi-Gras, on dansait la nuit, de huit heures jusqu'à minuit ou une heure au plus tard. Si les femmes jeunes mères n'y figuraient point, les hommes les remplaçaient à merveille et ils gênaient davantage les danseurs, surtout les soirs de foire de Beauvais.

De notre temps, vers le Carnaval, il ne se passait point d'année sans qu'on fasse un « chevau Mallet » que l'on pré-

sentait au bal. Si par hasard le secret transpirait, la salle était remplie de curieux pour le voir. D'un autre côté, les femmes et les filles en prenaient ombrage et il n'était pas rare de voir quelques disputes ou bousculades parmi la foule. Ceci a beaucoup contribué à l'abandon de cette coutume grotesque, il est vrai, mais qui ne manquait pas d'originalité. Si la description de cet homme-cheval pouvait présenter quelque intérêt pour les jeunes gens d'aujourd'hui, je le ferais volontiers, et indiquerais même la manière d'en faire un, mais je passe.

Les bals de nuit ressemblaient en tous points à ceux du jour : de la danse et toujours de la danse, point de salle de rafraîchissements et par conséquent point de couples qui abandonnaient le bal un instant pour boire et causer à l'abri des regards curieux. Les oranges, les fruits, les dragées, que l'on s'offrait pendant et après les quadrilles, remplaçaient les sirops ou la bière, et faute de mieux chacun s'en contentait.

Les veillées

Les bals étaient la fête du dimanche à Gourville, mais ce n'était pas assez pour satisfaire la jeunesse qui aimait surtout à s'assembler. La saison des semences passée il fallait songer aux veillées, au moins trois fois par semaine, les fixer, les organiser de façon que chaque maison qui possédait une fille reçût à son tour ses veilleuses et par suite les veilleurs, puisque les uns et les autres n'avaient qu'un but : s'attrouper. Pour loger tous les arrivants, souvent les chambres se trouvaient trop petites ; on était obligé de former un double rang. Vers sept heures, le chien de la maison, qu'on avait eu soin d'attacher, aboyait, avertissant à sa manière ses maîtres que les invitées (les filles) arrivaient. Quant aux garçons, ils prenaient la liberté de se rendre aux réunions sans invitation, et jamais l'entrée ne leur était refusée ; loin de là : plus ceux-ci se montraient nombreux, plus les gens de la maison se trouvaient heureux de les recevoir.

Dans ce temps lointain déjà, les ménagères faisaient « meler » à leur propre four ou à celui du voisin une quantité considérable de prunes, poires, pommes, etc... Avant l'arrivée des veilleuses, un grand plat tout plein de ces fruits mélangés était posé sur la table de la maison ; chacune des arrivantes prenait dans ce plat quelques fruits qu'elle serrait jalousement dans sa poche, pour se « faire mouiller » (1).

(1) Provoquer la salive ; à cette époque filles et mères avaient une quenouille et filaient le chanvre.

Les demoiselles, à l'encontre des mères, faisaient une ample provision de ces fruits, et quelquefois elles montraient l'ouverture de leur poche de tablier à leur petit voisin afin qu'il goûte au fruit lui aussi.

Un bon feu pétillait dans l'âtre de la cheminée, allumé tôt pour la circonstance, parce qu'il fallait beaucoup de braise vive pour garnir tous les chauffe-pieds de ces dames, surtout quand il faisait bien froid. L'ovale formé par ces veilleuses empêchait certaines d'entre elles de prendre un air de feu ; leurs chaufferettes étaient d'une grande utilité en la circons-tance. Pour entretenir un peu de chaleur sous leurs jupons, de temps en temps on renouvelait la braise de l'écuelle. Dans les veillées nombreuses, pour être bien placé il ne fal-lait pas être en retard ; les premières arrivées prenaient place non loin du feu et ainsi de suite. La courbe formée par les veilleuses s'agrandissait à mesure que leur nombre augmentait. Chaque femme ou fille se plaçait un peu de côté, de façon que la main qui faisait tourner le fuseau soit libre et n'accroche pas la voisine. Les rouets restaient à la maison, étant trop encombrants ou trop lourds à transporter. Au milieu de toutes ces fileuses, on plaçait sur un mauvais guéridon une petite lampe à pétrole qui éclairait tout juste assez pour qu'on ne soit pas dans les ténèbres. Quelquefois, la lampe à pétrole était remplacée par une chandelle de suif, mais rarement.

L'installation de la compagnie étant chose faite, les filan-dières, la quenouille au côté et le fuseau en mains, attaquaient leur travail. Le premier quart d'heure était presque silencieux mais, la démangeaison des langues étant plus forte que l'envie du travail, le bavardage commençait. Potins de rues, absurdités, vérités, mensonges, médisances, caquetages de toutes sortes, étaient passés en revue.

Les filles et nous-mêmes, ne prenions point part à ces bavardages, trop occupés que nous étions à nous remémorer quelques chansons ou quelques contes et monologues, tout en mâchonnant une prune « melée », prise dans la poche de sa proche. Neuf heures sonnaient. Alors garçons et filles demandaient aux vieilles mamans la suspension du travail pour chanter et faire des jeux ; la réponse était toujours la même : « Non, c'est trop tôt ! Travaillez encore un peu avant de vous amuser. » C'était le moment favorable aux fil-les pour gagner une « potée de choux ». Durant la veillée, quand le fuseau s'échappait des mains de la fileuse, ou que la tie abandonnait le fuseau, celui-ci tombait par terre. Aus-

sitôt un garçon se précipitait pour le ramasser et, s'il était assez prompt pour s'en emparer, il ne le rendait à sa propriétaire qu'après l'avoir embrassée. Voilà quelle était la façon toute simple pour les filles de gagner une « potée de choux ».

Un peu après neuf heures ces « potées de choux » devenaient si fréquentes que les vieilles, bien malgré elles, étaient obligées de céder et autorisaient les jeux. Alors montaient quelques chansons et, sous l'œil complaisant des mamans, s'amorçaient des jeux dans lesquels se distinguaient des préférences de tel pour telle. La veillée finissait invariablement de la sorte. D'ailleurs toutes les veillées se ressemblaient et prenaient fin fort tard.

Changements d'habitudes

Personnellement je n'ai point fréquenté assidûment ces rassemblements en veillées. Ils mettaient ma patience à une rude épreuve et puis, faut-il le dire, c'était trop souvent. Ma nature indépendante, et aussi la monotonie de ces réunions, me forcèrent non à les abandonner mais à espacer mes présences. Je me trouvais plus à l'aise, le soir, dans mes sorties chez un ami, à discuter avec lui sur ce que nous entendions rapporter sur les communes environnantes, au sujet des coutumes et des usages de leur jeunesse. Nous nous crûmes en retard vis-à-vis de ces communes-là et l'envie de les imiter nous fit faire un pas en leur sens. Quelques relations se formèrent. Des visites furent faites et rendues, si bien qu'en quelques mois nos gaucheries se transformèrent et firent place à un maintien plus réservé et presque passable.

Pour nous essayer, certains soirs, nous allâmes au bal à Beauvais et, comme nous étions d'excellents danseurs, nous fûmes vite remarqués des jeunes filles qui ne refusaient point nos invitations. Pour la première fois, il fallut mettre les pieds dans une salle de rafraîchissements, et après, oh ! après, ce n'était plus la modeste somme de cinquante centimes qui pouvait suffire à la dépense de la soirée. A notre satisfaction intérieure le premier pas se trouva franchi. Les garçons et les filles du sauvage Gourvillette, prirent ensuite des manières plus agréables et plus hardies. La tenue aidant, toute cette jeunesse put égaler sinon dépasser en élégance celles des communes voisines. Quelques filles de l'endroit, que je ne nommerai point, se crurent supérieures au reste du troupeau et cherchèrent à s'isoler le dimanche. Il en

résulta une petite scission qui disparaissait le dimanche suivant, s'il y avait bal, mais péniblement.

Le théâtre

Quant aux garçons, peu de déserteurs, sauf quelques-uns qui allaient relancer le beau groupe sus-dit. Une preuve indiscutable de la bonne entente masculine fut la décision prise en commun de jouer sur la place et publiquement une pièce de théâtre. Les garçons de Gourville avaient joué avant nous des pièces de théâtre ; ils en ont représenté après nous et mieux sans doute.

Quoi qu'il en soit, ce fut presque miraculeux qu'une troupe comme la nôtre, composée de jeunes gaillards qui avaient presque tous moins de vingt ans, ait réussi à donner en plein air et avec un grand succès, la représentation d'un drame aussi difficile à rendre que *Jean le Cocher*, agrémenté d'une comédie appelée *Le Médecin malgré lui*. La modestie devrait m'interdire de faire l'apologie de cette représentation où je tenais un des principaux rôles, mais ce drame et cette comédie furent interprétés d'une façon si admirable que le public en fut réellement surpris, étonné, fasciné. La renommée nous porta si haut qu'une troupe d'acteurs de passage à Beauvais, ayant entendu faire notre éloge, déléguua son chef auprès de mon ami Michelet et de moi pour nous engager à tenir un rôle à notre choix dans ce drame, leur groupe n'étant pas assez nombreux pour le représenter normalement. Comme il était nécessaire d'aller un couple de fois répéter avec eux, nous les avons, non sans regrets, remerciés ; de leur côté, ils ont abandonné la représentation (1876).

C'est au milieu de tous ces lauriers qu'il a fallu partir au régiment faire une année de service actif.